

ORAIISON FUNEBRE

DE CHARLES-MICHEL DE L'ÉPÉE,

*PRÊTRE , Avocat au Parlement , de la
Société Philantropique , Inventeur de la
Méthode pour l'Instruction des Sourds
& Muets de naissance , & leur premier
Instituteur ;*

PRONONCÉE, dans l'Eglise Paroissiale de
S.-Etienne-du-Mont, le Mardi 23 Février 1790,
d'après la Délibération de la Commune de Paris,
en présence de la Députation de l'Assemblée
Nationale, de M. le Maire & de l'Assemblée
Générale des Représentans de la Commune ,

PAR M. L' ABBÉ FAUCHET,

*PRÉDICATEUR-Ordinaire du Roi, Représentant
de la Commune , Abbé Commendataire de Mont-
fort , Vicaire-Général de Bourges.*

A P A R I S ,

Chez J. R. LOTTIN DE S.-GERMAIN, Imprimeur
de la Ville, rue S.-André-des-Arcs. , n° 27.

M. D C C. X C.



ORAISON FUNEBRE

DE CHARLES-MICHEL DE L'ÉPÉE.

Qui fecerit & docuerit , hic Magnus vocabitur.
Celui qui aura fait & enseigné le bien , sera
appellé *Grand*.

S.-Matth. V. 19.

MONSIEUR LE MAIRE ET MESSIEURS ,

Cette maxime évangélique est enfin devenue nationale. Il n'est plus de *Grands*, au Jugement de la France , comme au Jugement de Dieu , que ceux qui réunissent à de grands talens de grandes Vertus. Cet inconcevable abus du langage , cet étrange renversement de toute Raison & de toute Morale , qui faisoient donner le nom de *Grands* à des hommes qui avoient l'esprit le plus

étroit, & les mœurs les plus viles, ont cessé parmi nous. Ce n'est plus la Place qui fera la grandeur; ce sera l'élévation d'âme de celui qui l'occupe; &, sans sortir de ses humbles foyers, le Citoyen modeste, qui aura eu du génie, & pratiqué le bien, aura tous les honneurs de la Patrie; la Cité entière se penchera sur sa tombe pour l'arroser de ses larmes, lui dressera les trophées du Mérite, & proclamera sa gloire: *Qui fecerit & docuerit, hic Magnus vocabitur.*

Il a fallu la Révolution qui nous rend libres, pour que l'Eloge du plus saint Prêtre, & du plus généreux Citoyen fût prononcé dans un Temple. La sévérité même de ses principes eût paru un obstacle à l'hommage qu'inspirent ses douces Vertus. Son génie, consacré par la plus belle Invention de la Bienfaisance & de la Charité, eût semblé terni & comme profané par des pensées théologiques & morales, qui n'étoient pas celles qui dominoient; &, sous un Gouvernement moins sage que celui qui régit maintenant le Diocèse, on eût forcé les paroles de la Reconnoissance publique d'expirer sur les lèvres de la Religion. Telle étoit la servitude où languissoit la France. Les Opinions étoient enchaînées; la Doctrine étoit captive; l'exil & les Prisons menaçoient les Consciences sincères: le Despotisme étoit par-tout; &, quoique plus opposé encore au Royaume de Jésus-Crist qu'au

Royaume du Monde, il siégeoit sur les Trônes des Eglises, aussi durement que sur celui de l'Empire. Cette double Tyrannie se soutenoit l'une par l'autre. Le Sceptre frappoit, aux ordres des Pasteurs; & la Religion paroissoit consacrer les injustices du Sceptre. Chrétiens, Citoyens, vous le savez; je n'exagère pas: &, à Dieu ne plaise que je veuille aggraver les torts des premiers Ministres des Autels, dans des momens où, proscrivant eux-mêmes l'erreur dont nous avons été si long-temps esclaves, ils ont, à l'exemple de notre bon & Religieux Pontife, fait benir, par des Chants solennels, la Providence, qui a créé, tout-à-coup, dans les ténébres du Déspotisme, la lumière de la Liberté. Evitons, au contraire, dans cette Révolution des pensées & des sentimens, tous les excès & toutes les licences. Honorons, plus que jamais, l'Episcopat & le Sacerdoce, cette Sainte Magistrature de la Religion & des Mœurs. Engageons, par notre respect & notre amour, ceux de nos Concitoyens que Dieu même a consacrés pour la présidence du Culte, à n'exercer que le ministère de la Vertu. Voyons, désormais, en eux, selon l'ordre de Jésus-Christ, nos Pères, & non pas nos Maîtres; les Gardiens de nos Principes, & non pas les Tyrans de nos pensées; les Directeurs, & non pas les Violateurs de nos consciences; les Approbateurs, & non pas les Oppresseurs de notre Liberté;

enfin des hommes , des Compatriotes destinés à bénir , à réclamer les Droits de l'Humanité , de la Société ; & non pas des Adversaires, des Ennemis , qui repoussent , combattent la Nature & la Patrie. Le Clergé , dans la France libre , fera l'élite des hommes les plus vertueux de la Nation ; & les beaux jours , les jours fereins de la Religion Catholique naîtront bientôt avec le Soleil pur de la Liberté universelle , dont nous ne voyons l'aurore qu'au milieu des orages , qui précèdent , comme à l'origine du Monde , la création de la Lumière ; & préparent , comme à la naissance du Christianisme , la régénération de la Fraternité.

Il avoit ces principes , il étoit rempli de ces espérances le Prêtre vénérable dont vous m'avez , Messieurs , commandé l'Eloge. Quelle douce obligation vous m'imposez ! Quelles grandes vues de Liberté dans les idées religieuses , & de générosité dans les œuvres utiles à la Patrie , ce sujet simple & touchant nous présente ! Vous pouviez choisir parmi les Ministres du Culte , qui siègent si dignement avec vous dans le Palais de la Commune , des orateurs d'un talent plus sûr , pour atteindre à ces nobles & saintes pensées ; vous ne pouviez trouver un zèle plus sincère , & une volonté meilleure pour l'entreprendre. C'est le plus satisfaisant usage du ministère de la parole , pour une âme libre & sensible , d'avoir à bénir

la mémoire d'un Prêtre Citoyen ; Jurisconsulte ; Philantrope , Inventeur de la Méthode pour l'instruction des *Sourds & Muets de naissance* , & leur premier Instituteur. Ces titres n'ont rien de fastueux ; mais il surpassent autant ceux qu'on voit si pompeusement étalés dans les Oraisons funébres des anciens Grands du Royaume , que le Génie & la Vertu sont au-dessus des Préjugés. & de l'Orgueil.

Ce Prêtre modeste , sans s'écarter de la juste soumission due à l'Eglise , eut le courage de la Liberté dans ses idées religieuses ; & sa Doctrine fut toujours conforme à la voix de sa conscience. Ce digne Citoyen , sans aucun des secours qu'il eût du obtenir de l'Etat , eut le courage du Patriotisme dans ses actions généreuses ; & l'Etablissement de son Œuvre fut l'effet de sa seule Vertu. C'est sous ce double rapport que la Religion & la Patrie consacrent la mémoire de *Charles-Michel DE L'EPÉE* , & le proclament GRAND ; sous ces Voûtes sacrées , & dans cette Assemblée Civique. *Qui fecerit & docuerit , hic Magnus vocabitur.*

P R E M I È R E P A R T I E.

MESSIEURS,

Quand on célèbre dans le même genre de Discours , la mémoire des Princes & des hommes

puissans , on les loue d'avoir été humains , malgré l'orgueil de leur naissance , & bons , malgré la hauteur de leur destinée. Fidèles aux principes de la Raïson & de l'Evangile , qui ne nous montrent que des obstacles à la Vertu , dans l'élévation des rangs , & au sein de l'Opulence , nous ne pouvons trouver aucun moyen d'Eloge personnel pour M. de l'Epée , dans l'heureuse modestie de sa famille , & dans la douce médiocrité de sa fortune. Il étoit , pour ainsi dire , le fils de la vertu & du bonheur qui habitent si naturellement ensemble dans les demeures paisibles des simples Citoyens. Son père , Architecte du Roi , ne tira d'une place si facilement lucrative , que l'entretien d'une héréditaire & honnête aisance. L'Opulence qui s'offroit à lui sous la forme des convenances & de l'usage , ne pouvoit qu'effrayer sa probité sévère. Il éleva ses enfans dans la modération des desirs , dans la crainte de leur conscience , & dans les jouissances de la Vertu. Cette éducation , soutenue par la continuité des exemples domestiques , fit une telle impression sur leurs esprits , & transforma tellement en habitude dans leurs cœurs , les sentimens de la sagesse , qu'ils y ont perdu , en quelque manière , le mérite d'avoir des penchans à combattre. Les passions déréglées leur ont été inconnues. M. l'Abbé de l'Epée , dans les confidences de la vieillesse & de l'amitié , disoit :

» grâce à Dieu ; je n'ai jamais commis de ces
 » fautes qui tuent les âmes ; mais je suis épou-
 » vanté , quand je réfléchis combien j'ai mal
 » répondu à une si grande faveur du Ciel : une
 » mauvaise pensée m'a poursuivi une seule fois
 » dans mon jeune âge , Dieu me donna de prier
 » & de vaincre ; ç'a été sans retour ; & j'arrive ;
 » après une carrière longue & tranquille , au
 » jugement de Dieu , avec cette unique victoire.
 » Ce sont les grands combats qui font les
 » Saints : Dieu a tout fait pour mon salut , &
 » je n'ai rien fait qui réponde à l'excellence de
 » sa grâce ». Ainsi , cet homme admirable s'ef-
 frayoit de sa facile innocence ; & , parce qu'elle
 ne lui avoit coûté aucun effort , craignoit de n'avoir
 été qu'un ingrat. Voilà , mes frères , les heureux
 effets d'une éducation vraiment chrétienne au
 sein d'une famille pieuse : voilà les mœurs pures
 que la Religion seule crée dès la jeunesse ,
 qu'elle entretient toujours de sa douce influence ,
 & qu'elle rend enfin réellement nécessaires par
 la force de ses saintes habitudes , que tout mou-
 vement vers le vice devient comme impossible.
 Si M. l'Abbé de l'Epée , n'avoit eu à juger de
 la corruption de la nature , que par ses propres
 penchans , il semble qu'il n'auroit pas du croire
 si sévèrement aux effets du péché originel ; &
 sur ce point , son expérience paroïssoit contredire
 sa Doctrine. Mais il voyoit les mœurs de la

Capitale, & son âme chaste, qui ne pouvoir concevoir tant de désordres, trouvoit, hors de lui, la démonstration de sa Foi. Il la trouvoit cependant aussi dans son sein, sur le point véritablement capital de la défordination de la Nature humaine : & ici, Messieurs, je puis attester moi-même ses paroles. Après avoir examiné avec sa sévère sagesse, un Ouvrage grave que je lui avois soumis, le *Panegyrique de S.-Augustin*, il jugea que la Doctrine de ce grand Génie de l'Eglise étoit fidèlement analysée dans ce discours, & il me fut gré d'avoir insisté sur le principe de tous les vices du cœur humain, l'Orgueil, qui nous fait oublier Dieu & nos frères, troubler l'ordre de la Nature & de la société, pour rapporter tout à nous-mêmes. » C'est en effet, » dit-il, notre péché d'origine, c'est ce qu'il » faut combattre, toute la vie; il n'y a point de » relâche à se permettre; c'est tout le mal de » l'homme; c'est le mien. Je l'éprouve à toute » heure : vous m'avez loué, ajouta-t-il, en déclarant mon suffrage, je pourrois vous louer » aussi; mais assez d'autres vous empoisonneront » d'éloges, & de nous-mêmes nous sommes trop » enclins à nous applaudir au fond de nos cœurs, » tandis que, si nous avons un motif de bénir » le Ciel pour nous avoir accordé quelques lumières, nous avons mille raisons de nous humilier de nos ténèbres ». Voilà comment

le plus modeste des hommes s'effrayoit de son propre orgueil, & instruisoit ma présomptueuse jeunesse à s'armer de toutes les forces de la Religion, contre cet immortel ennemi de la Vertu. Pour lui, il s'étoit exercé, dès l'enfance, à étouffer dans son sein ce vice primitif, qui est la source de tous les autres. L'éducation publique qu'il reçut, ne démentit point celle qu'il ne cessoit de recevoir dans l'intérieur de sa famille. Ses progrès rapides dans les sciences, ne lui causèrent jamais cette enflure de l'âme qui est, selon l'Apôtre, leur effet naturel. La Religion y opposoit efficacement l'humilité qu'elle seule peut inférer dans le cœur de l'homme.

Une piété si solide & si sensible dirigeoit les actions de son Adolescence que, dès l'âge de dix-sept ans, sa vocation pour le saint Ministère parut à ses instituteurs l'ordre du Ciel. Son empressement mêlé de défiance décida, contre leurs premières vues ses vertueux parents à lui permettre d'embrasser cet état qui exige tant de vertus, & présente tant d'écueils. Il mit, pour se disposer à la première initiation, plus de soins que la plupart n'en mettent pour se préparer au Sacerdoce. On lui proposa selon l'usage, dès-lors établi dans le Diocèse, une *formule* à signer, que sa bonne-foi ne pouvoit admettre. Rien ne put vaincre sa sincérité. J'adjure les Docteurs les plus faciles en Morale; en est-il un qui

osât dire qu'il existe une puissance au monde, avec le droit de faire affirmer ce qu'on croit faux ? Celui qui s'y foudroieroit ne seroit-il pas le plus servile & le plus lâche des imposteurs ? Mais admirez , Messieurs , comme l'intolérance est inconséquente & incertaine dans ses principes & ses mesures : quand on vit qu'on ne le forceroit pas à démentir sa pensée , on consentit à l'initier dans l'état Ecclésiastique , sans contraindre sa main à signer ce que sa conscience désavouoit ; dans l'espoir , lui dit-on , qu'il changeroit de principes , lors de son admission aux ordres sacrés , ou dans la résolution de lui fermer alors irrémissiblement l'accès du sanctuaire. Ainsi , pour approcher de la Table Sainte , pour monter même les premières marches de l'Autel , on peut ne pas exiger à la rigueur telle croyance ; mais pour les secondes marches , il la faut. Dieu n'a pas béni les intolérants ; il leur a refusé la raison. Sans doute , si la doctrine du jeune Adepté eût été contraire à la Foi Catholique , loin de l'admettre dans le Clergé , il auroit fallu l'écarter de toute participation à la Communion intime de l'Eglise , le regarder comme hors du cercle des vrais Croyants ; ne plus le considérer que sous les rapports de la fraternité générale , & de l'universelle charité. Ce n'est plus là l'intolérance ; c'est la justice toujours semblable à elle-même. Car il est impossible qu'un non-Catholique soit

un Catholique : il est un frère , un ami ; la Religion ne cesse de lui ouvrir nos cœurs ; mais elle lui ferme nos mystères. Puisque , de l'aveu de l'intolérance même , M. de l'Epée , sans changer de sentimens étoit Catholique pour la première cléricature , il l'étoit donc pour le Sacerdoce : la Foi est une ; elle est immuable comme la vérité , *Una Fides*.

Le Saint Jeune-Homme , qui , en se dévouant au service du Culte , ne cherchoit qu'une sauvegarde contre les dangers du monde , & les vanités de la terre , se contenta de l'idée de rester toujours au dernier rang , & bénit avec joie la Providence qui sembloit lui interdire les hauts degrés du Ministère où son humilité autant que son éloignement pour tout déguisement dans sa Doctrine , ne lui permettoit pas l'espoir d'atteindre jamais.

Il crut , avec raison , que sa piété seule , ses humbles services aux pieds des Autels , & les instructions élémentaires qu'il faisoit aux enfans dans les Temples , n'acquittoient pas sa dette envers la société ; qu'il devoit la servir selon toute l'étendue des moyens qu'il avoit reçus de la nature , de l'éducation & du travail. Il tourna ses yeux vers les honorables & utiles fonctions des Jurisconsultes. Il ne fit pas , avec la négligence vulgaire , les études prescrites ; il y mit la sévérité de sa conscience. Il fut reçu & prêta le serment

le même jour qu'un Magistrat célèbre, devenu Chancelier du Royaume, qui possède l'encore cette charge éminente, & qui, par le plus étrange usage de l'autorité qu'il exerçoit, a préparé la Révolution. La sévérité du Ministère Evangélique interdit les jeux brillans de l'Eloquence, dans le contraste facile de deux hommes si divers par leurs principes & leurs destinées. Observons seulement que M. de l'Epée avoit une opposition raisonnée, invariable, à l'autorité arbitraire en tout genre. Il connoissoit les Droits de l'Homme & du Citoyen; c'étoit un sage ami, de la Liberté.

Il ne suivit pas long-temps la carrière du Barreau; il avoit une âme sacerdotale : la paix des Autels convenoit à son génie, & ses vertus célestes l'appelloient au Ministère des mœurs. Ses sages Guides le poussèrent à l'accomplissement des vues de la Providence. Un humble Canonat lui fut conféré pour l'affilier à l'Eglise de Troyes, où le neveu du grand Bossuet accueilloit avec empressement les hommes d'une piété sévère, pour ainsi dire, bannis des autres Diocèses. Sous la direction de ce pieux Pontife, & dans sa maison de probation, l'une des plus édifiantes du Royaume, il se livra sans obstacle à toute la ferveur de son zèle pour la Vérité. Il unit à son gré les plus austères principes aux vertus les plus aimables. Il s'instruisit, comme à l'école des Anges, de la science la plus profonde & la plus importante, la direction des

âmes ; & il reçut enfin le Sacerdoce avec une foi aussi vive & un aussi ardent amour que s'il eût vu Jesus-Christ même lui conférer cette consécration divine. Je ne dis rien , Messieurs , dont je n'aye recueilli fidèlement les témoignages ; & , si l'on attendoit que je substituasse un langage ambitieux & profane aux simples & religieux accents de la piété , je proteste que je ne remplirai pas cette attente. Que ne puis-je avoir , au contraire , l'éloquence facile & sainte que ce Prêtre , digne des beaux jours de l'Eglise , employoit pour l'édification des Fidèles , & dont son amitié m'a trop peu donné les leçons ! Il avoit ce talent pur qui ne permet pas de s'occuper du Prédicateur ; & laisse la plénitude de la pensée à la Vérité seule. L'instruction affluoit de ses lèvres , selon l'expression de l'Evangile , comme une eau vive qui suit sa direction vers le Ciel , fertilise les âmes , & les élève à la source éternelle de la vie. La douce chaleur du sentiment animoit , sans efforts , ses paroles , & pénétoit les cœurs. Peu-à-peu l'attendrissement le gagnoit ; ses larmes couloient ; il aimoit visiblement Dieu ; il chériffoit sensiblement ses frères ; il les amenoit à la sagesse par cette grâce d'amour qui est au-dessus de tout art & de tout talent , parce qu'elle est la nature même de la Vérité , l'essence même de la Vertu. Il exerça ce saint Ministère sans interruption dans les Villes & les Campagnes du Dio-

résé de Troies, jusqu'à la mort de M. Bossuet, & y produisit les fruits inappréciables de la Religion & des Mœurs.

Ce fut dans ce temps, Messieurs, nous pouvons le dire, & aucune dissimulation n'est plus nécessaire dans ces jours où la Vérité se trouve libre comme la Nation; ce fut alors, qu'entretenant des Relations intimes avec le vénérable Soanen, persécuté pour les mêmes idées Religieuses dont il faisoit profession ouverte, il déposa, dans les mains de ce digne Evêque, son acte sur un décret de Rome, qui a si long-temps occupé la France. Cet acte est un modèle parfait de droiture d'âme & de pureté d'intention. Il y déplore, avec sagesse, les excès des hommes violents, qui, dans une cause où l'on ne peut imputer aucune erreur distinctement contraire à la Foi, à des Fidèles pleinement soumis à l'Eglise canoniquement consultée, vouloient, cependant, forcer les consciences par une tyrannie très-opposée à l'Evangile. Il ne s'y permet pas même l'expression injurieuse, alors reçue contre l'Assemblée d'Embrun, où le vertueux Evêque de Sénez fut si étrangement jugé par des Pontifes qui auroient été trop heureux, & qui l'avoient eux-mêmes d'avoir la vérité de sa foi & la sainteté de ses mœurs. Cette Assemblée fit des Profélytes nombreux à la Doctrine de M. Soanen, comme on auroit du s'y attendre; parce qu'il est

est naturel aux hommes, même aux Sages, de croire que c'est la Vérité qui souffre persécution, & que c'est l'Erreur qui persécute. Si un Evêque, recommandable par mille vertus, avoit réellement abjuré une des vérités de la Foi, & ne vouloit plus la reconnoître, il faudroit, selon les règles de la sagesse, non pas le persécuter, non pas l'exiler, mais, après avoir jugé canoniquement sa doctrine, le déclarer déchu de sa qualité de Pasteur, & même de la Communion de l'Eglise, sans lui ôter jamais la liberté de ses sentimens, la liberté de sa défense, & surtout la liberté de sa personne. Droits de l'Homme comme vous étiez méconnus ! Droits de Citoyens comme vous étiez immolés ! Droits de la Charité, droits de l'Evangile, que vous étiez loin des esprits & des cœurs.

Sans vouloir entrer, Messieurs, dans les anciennes querelles maintenant assoupies, ni vous exposer les profondeurs de ces doctrines plus essentielles, que les esprits légers & indifférens aux vérités religieuses, ne se le persuadent, & dont mon desir, mon amour du vrai a nourri souvent mes pensées, j'aurois désiré, pour la justification des principes de M. l'Abbé de l'Epée, & des graves hommes dont il étoit l'émule, vous exposer avec quelque étendue, comment leur système sur la Liberté Catholique, se trouve conforme à celui que nous professons tous sur

la Liberté Civile. Mais, après avoir ébauché ce parallèle heureux, où les analogies de la Religion & de la Patrie venoient d'elles-mêmes se rapprocher & s'unir, j'ai résisté au désir de vous le présenter, dans la crainte de paroître encore mêler la Politique à l'Évangile, quoiqu'à mon jugement, ils dussent être inséparables, & dans l'appréhension d'altérer, au jugement de plusieurs de nos Frères chéris, la simplicité de mon Sujet. Je me bornerai donc à vous faire observer la pleine soumission de M. de l'Épée, aux décisions constantes de l'Eglise, & la sage liberté de sa conscience, dans son recours à l'Eglise même, sur une décision qu'il croyoit, d'après des motifs qui lui paroissoient évidents, n'être pas un de ses Oracles infailibles. Personne ne révéroit plus que lui l'autorité du Souverain Pontife & des Evêques, conformément aux Saints Canons. Avec quel respect, quelle reconnoissance il reçut les marques de Communion, & les dons Religieux d'un Nonce, révérent pour ses Vertus ! Avec quelle déférence il sollicita, auprès de cet Archevêque, célèbre par sa charité envers les Pauvres, & par la fermeté de son caractère, une permission que donnoit d'elle-même la Loi de la nécessité ! Il s'agissoit de recevoir la Confession des Sourds & Muets de naissance, que seul il pouvoit entendre. Jamais il ne put obtenir une réponse de ce Pontife inflexible envers ceux

qui n'avoient pas ses opinions. M. de l'Epee, fidèle aux principes de la plus humble soumission envers son Pasteur, lui en fit un dernier hommage, en le prévenant que, s'il ne daignoit pas lui répondre, il interpréteroit, à raison de la nécessité, son silence comme une approbation. Il obtint ce silence approbateur; & il renferma étroitement son Ministère, pour le Tribunal de la Confession, dans la classe de ses Elèves, dont il avoit créé le langage, & dont il faisoit les pensées.

Permettez-moi d'observer ici, Messieurs, que M. de Beaumont, qui avoit eu souvent recours à l'Autorité arbitraire contre ceux qu'il croyoit dans l'erreur, a été ensuite persécuté lui-même par cette même Autorité, de la manière la plus inique, pour avoir fait constamment ce qu'il regardoit comme son devoir. Un grand attentat contre la Liberté de l'Homme & du Citoyen, fut commis sous le dernier Règne. Une Ordonnance despotique émana du Trône. Il fut défendu à tous les François, même aux premiers Pasteurs de l'Eglise, de parler publiquement de certains points de Doctrine & d'un Décret de Rome, que chacun croyoit contradictoirement intéresser la Foi. Défendre de parler des Vérités qu'on adore! Défendre aux Pasteurs d'expliquer leur croyance aux Fidèles! Défendre la parole, & la parole de la Conscience à des François! Quel délire

de la tyrannie, sous un faux prétexte de sagesse & de paix ! Que pouvoit-il en résulter ? Qu'après avoir persécuté les uns, on persécuteroit les autres ; que les dissensions n'en seroient que plus vives ; & qu'aucun ne voudroit se persuader que la Puissance Royale eût le droit d'étouffer la Conscience, au passage de la voix, & de tuer la Vérité sur les lèvres. Oui, la Vérité, Messieurs ; car c'est toujours elle qui a l'adoration des hommes, lors même qu'ils transportent à l'Erreur son saint caractère & ses attributs divins. S'ils se trompent, c'est un motif de plus pour les entendre, afin de les éclairer. Il faut sur-tout ne pas imposer silence à ceux qui sont distinctement élus parmi les Peuples, & consacrés par la Religion pour exercer le Ministère de la Doctrine. Ils ne sont pas infallibles eux-mêmes, il est vrai : chaque Fidèle a droit de parler sagement hors des Temples, & de publier des Ecrits modestes, pour réclamer les Principes, & rétablir les Traditions. Enfin l'Eglise Universelle, canoniquement délibérante, ayant seule l'infaillibilité ; tout ce qui n'est pas clairement conforme à sa Doctrine connue, & à ses Décrets immuables, est susceptible d'être porté, en dernier jugement, à son suprême Tribunal. Ainsi la Vérité sainte conserve son empire ; la liberté de conscience exerce tous ses droits ; & le Chrétien, le front levé vers le Ciel, ne reconnoît que le Ciel même

pour Juge de sa Foi , dans les Oracles du Peuple de Dieu , proférés par l'universalité de ses Interprètes. Tous avoient donc le droit de dire leurs pensées ; il ne falloit tyranniser personne ; il n'y auroit pas eu de tempêtes dans l'Eglise ; car les orages n'y naissent que de l'Intolérance. La Vérité pure se feroit éclaircie paisiblement par la Liberté même ; & les liens de la fraternité n'auroient point paru continuellement prêts à se rompre par le Despotisme, toujours incertain & toujours injuste, du Gouvernement.

Telle étoit, Messieurs, la sage Doctrine de M. l'Abbé de l'Epée. Combien il étoit loin d'approuver le recours aux Tribunaux Civils contre les refus inspirés par le faux zèle, & contre les actes de schisme que se permettoient les Adversaires de ses opinions ! Dans sa propre Paroisse, un Prêtre, que le Fanatisme agitoit tellement, que cette passion a dégénéré ensuite en une démence consommée, lui refusa publiquement, & avec des qualifications odieuses, le signe de pénitence que les Fidèles reçoivent en commençant le Carême. « Monsieur, lui répondit cet
 » homme simple & grand, c'est en qualité de
 » Pécheur que je me suis prosterné à vos pieds,
 » pour vous prier de répandre sur ma tête les
 » cendres de la pénitence publique ; vous me
 » les refusez ; pour l'humiliation, c'est, au moins,
 » comme si je les avois reçues. J'ai rempli le

devoir de ma conscience ; je ne veux pas tout-
 menter la vôtre ». Et il se retira dans le calme
 de ses pensées , & la sécurité de ses sentimens.
 Le même Zélateur outré repoussa solennelle-
 ment, sous le même prétexte, de la Table Sainte
 un pieux Ecclésiastique, qui est toujours resté
 dans les derniers Ordres de la Cléricature, &
 pour qui M. de l'Epée avoit la plus juste estime.
 Le scandale éclatant de ce refus appella l'atten-
 tion des Tribunaux ; mais M. de l'Epée lui-
 même joignit son zèle pacifique à celui du grave
 Curé de S.-Roch ; dont il étoit l'ami , & diri-
 gea les démarches généreuses de l'offensé, pour
 calmer les Magistrats. Il croyoit que , dans un
 ordre meilleur de la Chose publique, ç'auroit
 dû être aux seuls Juges d'Eglise à prononcer sur
 l'administration des Sacremens, comme sur la
 Doctrine ; parce qu'il n'appartient qu'à l'Eglise,
 par le Jugement du Presbytère, de régler l'ad-
 mission aux Choses Saintes, & de punir, par une
 juste interdiction des Fonctions Sacerdotales, celui
 qui en abuse par des refus fanatiques. Il étoit
 convaincu que, dans l'état de dissension où se
 trouvoient les esprits, & où ceux qui avoient ses
 principes ne pouvoient espérer aucun jugement
 favorable de la plupart des Chefs des Diocèses,
 il falloit souffrir cette privation sensible ; ne ré-
 pondre à l'injuré que par la patience ; abandon-
 ner, selon la leçon de l'Evangile, sa tunique &

son manteau, plutôt que de disputer devant la Justice Civile, & croire que la demande instante, le vif désir des Sacrements suppléeroient, devant Dieu, même à la mort, aux effets salutaires de cette Participation sacrée. Il est impossible, Messieurs, de combiner une Doctrine tout à-la-fois plus religieuse & plus raisonnable, plus ferme & plus douce : c'est la fraternité conciliée avec la liberté de conscience ; c'est la Philosophie de l'Evangile dans sa perfection.

Sur un génie aussi sage, les illusions ne pouvoient exercer aucun empire ; il étoit convaincu de la réalité des Miracles que Dieu peut opérer dans tous les siècles ; mais aucun n'étoit nécessaire pour sa croyance personnelle. Il fit, à l'occasion de celui qui obtint, il y a près de vingt ans, une si grande célébrité (la guérison du Paralytique de S. Côme, dans la Procession solennelle de l'Eucharistie) au Docte & pieux Ecrivain, qui, en a recueilli les preuves, & qui l'engageoit à les vérifier lui-même, la réponse qui caractérise le mieux sa Philosophie & sa Foi : « Si le Mi-
» racle se faisoit à ma porte, je ne l'ouvrerois
» pas pour le voir ». Ainsi S. Louis refusa d'interrompre sa Prière, pour contempler, lui disoit-on, l'Apparition sensible de Jésus-Christ dans le Sacrement des Autels. Les Saints & les Philosophes n'ont nul besoin de Miracles ; ils ont l'Evangile & l'Eglise, le Sentiment & la Raison.

Quand Dieu interrompt le cours ordinaire de ses Loix , c'est pour les foibles esprits ; les âmes fortes ont des convictions supérieures à tous les Prodiges : *quia vidisti me , credidisti ; beati qui non viderunt & crediderunt !*

Enfin , Messieurs , malgré sa foi vive à tous les Dogmes Catholiques , & son ferme attachement à la Doctrine des Grands-Hommes de Port-Royal , M. l'Abbé de l'Epée n'étoit ni un Dévot ombrageux , ni un homme de parti. Nulle espèce de fanatisme n'avoit accès dans son âme. Il accueilloit , avec une bienveillance sensible , les personnes opposées à ses principes ; rarement il discutoit avec elles les objets de leur croyance diverse. Quand on vouloit s'en occuper , c'étoit , de sa part , des entretiens , & non pas des disputes ; c'étoit cette vraie tolérance qui aime à croire à la bonne-foi de ses Frères , à espérer tout pour eux , de la Grâce du Père Céleste ; & non pas ce Despotisme atroce , qui ne voit , hors de ses opinions , que des Réprouvés.

La tolérance, mes Frères, ô la douce & sainte parole ! l'aimable & vertueux sentiment ! On n'a ni charité , ni humanité sans elle ; M. l'Abbé de l'Epée en étoit rempli. Il faut le dire , à la gloire des Disciples de la même Doctrine qu'il professoit ; ce sont eux qui ont réclamé , le plus haut , l'état civil pour les Protestans : leurs Ecrits publics, leurs instances persévérantes ont mis un

grand poids dans la balance de l'Opinion. Qu'il étoit satisfaisant pour la vraie Philosophie, pour le pur Patriotisme, & , ce qui les comprend l'une & l'autre, pour la parfaite Religion de l'Evangile, de voir les Catholiques les plus fervens, ceux qu'on regardoit si faussement comme les réprobateurs du genre-humain, appeller à grands cris au sein de la fraternité nationale & de l'unité citoyenne, ces familles nombreuses qui, malgré la diversité de leur croyance, n'en doivent pas être moins chères à la Patrie & à nos cœurs ! Recevez le tribut de nos hommages pour vos généreuses pensées & vos constans efforts en faveur de cette tolérance équitable, non-seulement vous digne objet de cet Eloge, & vous son émule dans la science des Saints & dans la sage direction des Talens pour l'avantage de la Société, vertueux Abbé Guidi ; mais vous qui vivez, qui êtes témoins du succès de vos vœux, grave Magistrat (1), qui en fîtes, le premier, retentir solennellement le Temple de la Justice, & vous qui, après les y avoir appuyés de toute l'éloquence de votre sagesse, avez tant concourru à les faire couronner par les Représentans de la Nation que vous avez eu deux fois le suprême honneur de présider (2) ; voilà, Messieurs, les Citoyens, les amis de la Liberté ;

(1) M. Robert de S.-Vincent.

(2) M. Fréteau de S.-Just.

les Zélateurs de la Fraternité ; que forme la sévérité de l'Evangile. Le Fanatisme ! Ah ! qu'il est loin de leur doctrine ! Il est impossible , au contraire , de préjuger la damnation d'un seul homme dans leur système religieux : pourquoi ? parce qu'en reconnoissant que la Grâce est toute puissante , & qu'elle peut opérer , à la volonté du Père Céleste , des prodiges imprévus , infaisables dans les cœurs qui en paroissent les moins dignes , toutes les âmes s'abordent avec les salutations de l'Espérance & s'embrassent dans les liens de la Charité.

Des champs libres de l'Helvétie , un Protestant vint s'instruire , en faveur de ses Concitoyens , de la science des signes dont M. l'Abbé de l'Epée étoit l'inventeur : il trouva , en lui , un tendre ami , un vrai père ; la sainte amitié gagna son cœur ; il sentit que la Religion d'un homme si parfait devoit être la véritable : il alla au-devant de ses lumières ; il en remplit son âme : il devint bien plus qu'un Catholique ; il fut un Saint. Il resta , quelque temps , dans la Capitale , privé de fortune & vivant de ses travaux : M. de l'Epée voulut lui faire accepter , dans un moment de détresse , une somme de 600 livres ; ce fut impossible. « Vous m'avez enseigné combien l'état » de l'homme qui travaille en paix dans l'indigence & qui souffre les privations sans murmure , est agréable au Ciel ; vous m'avez donné

» vos principes : après ce don , tous les autres
 » me sont inutiles ; de plus nécessaires que moi
 » jouiront de vos largesses. J'ai appris , de vous ,
 » à aimer Dieu , mes Frères & le Travail ; je
 » suis riche de vos bienfaits ». Sublime perfec-
 tion de l'Evangile ! voilà bien ton langage ! voilà
 ce que la Grâce opéroit dans le cœur d'un Pro-
 testant , quand il s'étoit , pour ainsi dire , ap-
 pliqué sur celui de M. de l'Epée pour en re-
 cueillir la divine influence.

Ce saint Prêtre chérissoit tous les hommes ,
 & ne connoissoit pas ces antipathies d'opinions ,
 qui ont fait tant de mal sur la terre. On fait
 trop que cette aversion fatale se fait sur-tout
 sentir plus ordinairement entre ceux qui , ayant
 le même fond de croyance religieuse , diffèrent
 par quelques nuances marquées que chacun croit
 essentielles. C'est la touche connue des grandes
 haines : pour M. de l'Epée , ce n'étoit rien dans
 sa tendresse. Vous en avez eu , Messieurs , des preu-
 ves frappantes (1) ; elles sont encore vives ; elles
 parlent encore , à ce moment , dans ce Temple.
 Les larmes qu'on a versées dans la Maison de la
 Commune , & qui coulent de nouveau dans la

(1) Dans la personne de M. l'Abbé Masse , qui n'a
 pas les mêmes opinions que M. de l'Epée , qui étoit
 cependant bien-voulu de ce sage Maître , & que la
 Commune a désigné provisoirement pour son successeur
 auprès des Sourds & Muets de naissance.

maison de Dieu, justifient, avec assez d'éloquence, ce glorieux témoignage du à sa mémoire.

Un dernier trait de sa tolérance charitable & de son universelle fraternité, auquel les conjonctures prêtent le plus touchant intérêt, c'est son zèle ardent & ses douces espérances en faveur des Juifs. Oh ! s'il avoit assez vécu pour les voir rapprochés de nous, au nom des Loix, & prêts à rentrer dans la Famille Nationale ! qu'il auroit béni & les Législateurs qui commencent cette union, & la suprême Providence qui dispose les événements à l'accomplissement de ses grands desseins ! Il disoit que l'état de proscription où les jugemens de Dieu avoient permis que l'injustice des Nations tint si long-temps ce Peuple dispersé & comme défuni de l'Univers, étoit la source fatale de ses usures, & des mœurs avilies que lui commandoit, pour ainsi dire, la haine du genre-humain : qu'au moment où l'on traiteroit les Juifs comme des frères chéris, ils deviendroient des hommes estimables, de grands Citoyens, & bientôt, conformément aux saints Oracles, des Chrétiens parfaits qui résusciteroient eux-mêmes l'Evangile parmi les Nations. Comme les belles âmes s'épanouissent à ces douces pensées ! Combien la doctrine du Prêtre vertueux que nous pleurons touche & pénètre nos cœurs ! Mais réservons, Messieurs, notre sensibilité pour ses actions généreuses, & sur-tout pour son œuvre par excellence. C'est peu d'avoir enseigné le bien

avec sagesse ; il l'a fait avec héroïsme. Il n'a pas possédé seulement la science ; il a eu le génie de la Vertu.

S E C O N D P O I N T.

LA Vertu , jointe au Génie , est la plus grande existence qu'on puisse avoir sur la terre , & propager dans l'éternité : seule , elle est belle & mérite l'amour : avec le Génie , elle est sublime , & obtient un culte. M. l'Abbé de l'Epée étoit tourmenté du besoin d'être utile, Pour s'acquitter de ses facultés envers la Providence , & payer à la Société la dette de son cœur , il travailloit sa pensée ; il agitoit son âme. Le ministère solennel de la Parole évangélique dans les temples , & le ministère obscur , mais plus utile encore de la sanctification des mœurs dans le Tribunal des Consciences ne lui étoient plus confiés par les Pontifes. Prêtre & Citoyen , cet homme , essentiellement bon & vertueux , qui avoit l'ardeur du bien , comme les autres ont le feu des passions , ne pouvoit vivre sans servir l'Eglise & sa Patrie. C'étoit trop peu pour son zèle de verser les conseils de la Sagesse dans toutes les âmes qui lui en marquoient le desir , & de diriger , par de simples avis , dans les voies de la Morale , une multitude de Fideles que la confiance rapprochoit de son cœur. Il falloit qu'il inventât quelque moyen d'étendre l'influence de la

Religion , source féconde , non-seulement des
 vertus parfaites & rares , mais des vertus com-
 munes & populaires , qui font l'âme de la So-
 ciété. L'amour de Dieu & des hommes est toute
 la Religion : quand ce sentiment domine réelle-
 ment les idées & les affections d'un Mortel doué
 de Génie , il enfante des prodiges d'humanité ; il
 crée des miracles de patriotisme. « On me dé-
 fend de faire connoître Dieu à ceux qui enten-
 dent ; je le ferai connoître à ceux qui n'en-
 tendent pas. On ne me permet point de le
 faire bénir par ceux qui parlent ; je le ferai bénir
 par ceux qui ne parlent pas. L'Etat me délaisse à
 l'intolérance ; je veux donner à l'Etat une
 Classe entière de Citoyens utiles. On ne
 m'aidera point ; je ferai tout. Si Dieu est avec
 moi ; s'il me donne l'amour de mes frères ; si
 sa Parole éternelle féconde mon esprit ; si le
 Verbe , qui est l'universelle pensée , me com-
 munique une étincelle de sa lumière créatrice ;
 je vaincrai les obstacles ; je suppléerai les sens ;
 j'achèverai l'humanité dans ceux qui sont
 privés de ses organes ; je donnerai des hommes
 à la Nature , des Chrétiens à l'Evangile , des
 Citoyens à la Patrie , des Saints à l'Eternité ».
 Il a dit ainsi dans son cœur , & il l'a fait. Il a
 appelé la lumière ; la lumière a paru. *Fiat lux ;*
& facta est lux : Dixit & facta sunt. Mais
 Dieu qui n'a pas besoin de temps pour ses Œu-
 vres , & qui produit soudain , parce qu'il est

l'Être ; ne communique sa Puissance Créatrice ; à la Vertu & au Génie des Hommes , qu'à proportion de la réflexion , de l'application , & des efforts , qui font la Prière du génie , & de la confiance , de l'espérance & du courage , qui font la Prière de la Vertu. Voilà , selon l'expression d'un saint Père , cette Toute-Puissance suppliante qui peut être communiquée aux plus parfaites Créatures , pour l'exercer péniblement sur la Terre , & pour la continuer ensuite facilement dans les Cieux : *Omnipotentia supplex.*

Il existoit déjà une Science des signes , pour suppléer la parole matérielle & sensible , quand M. de l'Epée commença de s'occuper à créer une autre Science pour suppléer la parole intérieure & intellectuelle. Quelques Hommes d'un rare talent avoient inventé la *Dactylologie* , qui figure , avec des signes , les lettres , les syllabes , les phrases ; d'où résulte , pour les Sourds & Muets de naissance , le pouvoir de lire & de composer des lignes écrites dans un langage convenu. Cet Art donne l'écorce des idées , mais n'en donne pas la substance. On ne fait pas si les Elèves attachent les mêmes pensées que nous aux mêmes traces d'expressions. Tout est flottant & incertain. On ne peut s'assurer d'une exacte conformité d'intelligence , que pour le petit nombre d'objets visibles & palpables auxquels on applique immédiatement leurs yeux & leurs mains.

Les idées purement Spirituelles & Morales , ne peuvent être créées par cette Méthode. Si quelques-uns des Disciples, qui l'ont suivie, paroissent avoir les notions de ces idées, ce sont des apparences vagues, indécises, dont aucune progression, aucune tenue d'entretien suivi, & de conduite correspondante ne peuvent justifier la réalité. Ceux d'entre les Sourds & Muets *Dactylogistes*, qui ont effectivement des pensées pures, & qui prouvent, par une série de raisonnemens, que le langage interne des idées abstraites & morales, qui font la vie de l'intelligence, leur est infus, ont reçu nécessairement des instructions analogues à la Science créée par M. de l'Epée; ou ils ont atteint, par une suite très-longue & très-pénible d'analogies intellectuelles, résultantes d'une prodigieuse lecture, à une sorte de conception de la chaîne d'idées qui constituent l'éducation de l'esprit Humain.

M. de l'Epée ne se contente pas de faire de ses Sourds & Muets de naissance, des machines ingénieuses, qui paroissent comprendre & signifier des paroles: il en fait des esprits purs, qui faussent plus exactement que nous, & transmettent plus rapidement des idées. Il leur apprend le langage universel de l'intelligence avec lequel on peut s'entendre & se communiquer dans tous les idiômes de l'Univers; & ce langage, il en est l'inventeur. Il dicte, en un instant rapide

où

où nous aurions à peine prononcé, en plusieurs mots, deux pensées, une suite de conceptions profondes que ses Disciples, sans oreilles & sans voix, se sont appropriées soudain, & qu'ils écrivent hâtivement avec une correction parfaite, en six Langues différentes. On voit (& l'étonnement est extrême, l'admiration est infinie) des hommes qui n'ont que la moitié de nos sens, porter, au-delà de leurs bornes connues, nos facultés intellectives. La précision est incroyable : la rapidité paroît surnaturelle. Nous tâtonnons avec nos paroles; ils volent avec leurs signes. Nos esprits rampent & se traînent dans de longues articulations; les leurs ont des aîles, & planent sans ralentissement dans l'immensité de la pensée. Le temps ne semble plus la mesure des idées, qui ne sont point successives, mais simultanées. Un ensemble soudain de signes réunis donne l'enchaînement de vingt conceptions diverses. Les conversations rapides formeroient de longs volumes. M. de l'Epée, en une seconde, éveilleoit, à ses Elèves, des idées pour des pages d'écriture que chacun d'eux traçoit à l'instant en Langue Latine, Françoisse, Espagnole, Italienne, Allemande, Angloise, & tous avec une précision pure, une exactitude inimaginable. Les esprits supérieurs, qui en étoient témoins, s'affaîsoient de surprise, & les hommes de génie se trouvoient comme réduits à l'idiôtisme

devant ces demi-humains qui paroissoient élevés par la rapidité de leurs communications intellectuelles à la sphère des Esprits célestes.

Et c'est, en effet, Messieurs, le langage des Anges que parlent les Disciples de M. de l'Epée. Ce sont les idées de Dieu & de ses Mystères, de Jésus-Christ & de sa Religion, de la Morale & de la Vertu, de la Métaphysique & des Précisions de l'Existence, des grands Rapports & de l'ensemble de la Nature, des Signes apparents & de la profonde réalité des choses, de la Vérité substantielle & de la perfection même, qui circulent dans leur esprit comme la lumière dans les Cieux. Il les avoit rendus capables de s'instruire de toutes les Sciences usuelles, de tous les Arts de la Société : c'étoit le plus facile effet de leur Institution ; mais ce n'en étoit que l'objet secondaire. La Patrie elle-même a encore plus besoin de la Vertu que des Talents : & celui que la Religion avoit rendu le meilleur des Citoyens, vouloit que ses Elèves eussent le même mobile, pour atteindre à tous les moyens d'utilité publique, qui ne résultent jamais pleinement que du véritable amour de Dieu & des Hommes. Je voudrois avoir mille voix plus éloquentes pour le dire aux Humains doués de tous leurs sens, & qui ne profèrent plus, & qui n'entendent plus cette Vérité suprême ; ainsi que M. de l'Epée avoit mille signes plus efficaces pour l'inculquer à des Êtres sans oreilles & sans parole.

& qui la faisoient comme le souverain bien : c'est Jésus-Christ qu'il faut connoître pour atteindre à la perfection de l'Humanité. Ceux qui le connoissent, en effet, emploient toutes leurs facultés, toutes leurs puissances en faveur de leurs Frères. Et alors quelle Société ! quelle Patrie ! quelle activité dans les Talents ! quelle amabilité dans les Mœurs ! quelle communication de fortune de ceux qui possèdent à ceux qui n'ont pas, & par conséquent quelle égalité entre les Pauvres & les Riches ! Quelle émulation de services mutuels ! On vit les uns pour les autres ; on est prêt à mourir pour ceux qu'on aime, & tous les Concitoyens sont des amis ; on respecte les Loix ; on adore la Justice ; on voit un autre soi-même ; on voit Dieu dans tous les hommes ; on est équitable ; on est bienfaisant ; on ne respire que la bonté ; on ne vit que d'amour. Avec la connoissance vraie, la connoissance pratique de Jésus-Christ, on seroit uni comme la Famille céleste ; on anticiperoit le Ciel ; & rien n'affoibliroit le Bonheur, parce que rien n'altéreroit la Vertu.

Telle est, Messieurs, la divine Science que M. de l'Epée communiquoit à ses Disciples ; & il n'avoit créé sa Science universelle de la pensée, que pour s'y élever avec eux. Puissance sacrée de la Religion ! voilà tes Œuvres. Ceux qui tourmentent la Nature & la Patrie par leur

orgueil & leurs passions, & qui se disent Chrétiens, sont des imposteurs : ce sont eux qui, en donnant lieu de croire, à la vue de leur conduite, que la Religion est non-seulement inutile, mais contraire à la Fraternité, à l'Humanité, à la Liberté, au Bonheur du Monde, sont les vrais instigateurs de l'Impiété dans les Empires. Des Prêtres, qui auroient la perfection du Sacerdoce de Jésus-Christ, comme M. de l'Epée, ramèneroient tous les cœurs à l'Evangile, & consommeroient la régénération de l'Ordre social.

L'Héroïsme en grande représentation importe, sans doute, essentiellement à la Chose publique ; &, dans un moment où la force des conjonctures appelle les Peuples à la Liberté, il influe, d'une manière efficace, sur les heureuses Révolutions des Etats. Mais la soif de la Réputation, le désir de l'estime, l'admiration, l'amour des Concitoyens secondent, par une impulsion toute puissante, l'effort du Courage, le zèle du Patriotisme & le Génie du Bien. Bailly & la Fayette, nos dignes Chefs, dans ce Discours, vous n'aurez pas d'autre éloge. Ce sont les Héros de tous les jours, de tous les sacrifices, de toutes les utilités qui, pouvant seuls vivifier la Société dans ses Classes diverses, & y rallumer le feu sacré des Mœurs, sont le grand besoin de la Patrie : c'est le Citoyen seul avec l'énergie de sa Vertu ; n'empruntant rien des regards des Hommes, n'espérant rien de leur faveur ; servant l'Huma-

nité, sans le secours de l'Opinion, dans des travaux inconnus & des veilles ignorées, à travers les dégoûts & les ingratitudes, donnant sa vie au Bien public, non pas dans des jours étincelants de gloire, mais dans une longue continuité d'oubli de soi-même; dans une patience inaltérable de vingt & trente années; dans une abnégation complète de la Fortune, de la Renommée, de tout ce qui alimente l'Emulation & enflamme le Génie: c'est cet Homme d'autant plus grand qu'il n'a point pensé à le paroître, & qu'il n'a eu de force que dans sa conscience: c'est lui qui atteint à toute la hauteur de l'Héroïsme, à toute la perfection du Civisme; & il n'appartient qu'à la Religion de le former.

Voyez ce Prêtre doucement obscur, à qui une aisance modeste offre les faciles jouissances de la vie, qui, payant une dette vulgaire aux devoirs de son état, pouvoit-se croire acquité envers la Vertu, & couler ses jours dans une piété tranquille; dans les simples plaisirs de l'innocence; voyez-le fatiguer son esprit, agiter son cœur, forcer & vaincre la Nature, pour servir l'Humanité dans ses plus informes productions, se consacrer au service de la classe la plus abandonnée de Dieu & des hommes, s'y dévouer avec un amour égal à son génie; revenir pour lui-même aux premiers élémens de la pensée, afin de conduire, par des progressions minutieuses,

lentes , incalculables , ses chers Elèves aux plus hautes conceptions ; ne se reposer jamais , ne se rebuter jamais , ne se démentir jamais ; donner son temps , ses revenus , ses peines , son sommeil , ses habitudes , son existence , son bonheur à cette laborieuse Entreprise ; inventer une science vraiment universelle pour la transmission la plus rapide des idées ; porter l'intelligence humaine au-delà de ses anciennes limites ; créer un art qui , s'il devient partie de l'Éducation publique & s'il s'étend dans les Nations , sera le plus simple & le plus facile moyen de communication pour les Peuples de toutes les parties du monde ; travailler , dans l'intervalle de ses Leçons publiques & privées , à ce *Dictionnaire général des Signes* , qui , lorsque les plus forts d'entre les Maîtres qu'il a instruits , l'auront conduit à sa fin , sera le plus étonnant & le plus utile Chef-d'Œuvre du Génie des Hommes ; redescendre , sans cesse , de ces hauteurs de la Pensée aux dernières & aux plus humbles Idées de l'enfance ; toujours égal à lui-même , toujours serein ; toujours bon , toujours aimable , toujours sensible ; toujours la Candeur sur le front , la Vérité sur les lèvres , la Charité dans le cœur. Ah ! je révère la Nature angélique , mais je ne la conçois pas plus pure : j'aspire à la Patrie des Cieux , pour y trouver d'aussi parfaits Concitoyens. S'ils étoient donc multipliés sur la terre , ces Êtres formés sur le Modèle de Jésus-Christ ! si nous

avions des Maîtres & des Disciples de cet Ordre moral ! si l'Evangile , l'Evangile si peu observé , si peu connu , devenoit l'âme de la Société , la vie des Nations , le Code divin des Empires ! L'Esprit de Dieu même régiroit l'Univers ; les Hommes seroient créés pour le Bonheur ; la face de la Terre seroient véritablement renouvelée , & changée en un jardin de délices : *Emitte spiritum tuum , & creabuntur ; & renovabis faciem Terræ.*

Les vraies , les ineffaçables délices , mes Frères , on ne les trouve que dans la Vertu. M. de l'Epée ne cherchoit pas le bonheur du temps dans son œuvre ; il sembloit le fuir , au contraire , & s'immoler aux peines , aux ennuis d'un travail qui exigeoit tous les genres de sacrifices. Il fut , cependant , malgré l'indifférence du Gouvernement , & l'ingratitude de la Patrie , le plus heureux des Mortels , comme il en étoit le plus digne. Voulez - vous voir , Messieurs , comment on dispensoit les Grâces dans l'Etat , & comment on les refusoit. Avant d'avoir mérité aucune attention des Ministres , qui , dans sa jeunesse , régissoient l'Empire , on lui offrit un Evêché en reconnoissance d'un service personnel que son père avoit rendu au Cardinal de Fleury. On juge assez qu'une Dignité si sainte , offerte par un tel motif , à un Prêtre de vingt-six ans , qui avoit de la Religion , ne pouvoit être acceptée ni par lui , ni par sa vertueuse famille. Mais , quand à soixante

& dix ans après tant & de si utiles travaux, il demanda, non pour lui-même, mais pour la perpétuité de l'Institution qu'il craignoit de voir périr à sa mort, une dotation nécessaire à la Patrie; malgré la volonté positive du meilleur des Rois, il ne l'obtint pas; & des promesses, non encore exécutées, furent presque le seul effet de la bienveillance Royale, & l'unique succès de son zèle. L'Empereur, qui, durant son séjour à Paris, ne trouva rien de plus digne de son admiration que l'Œuvre de M. de l'Epée, lui témoignoit sa surprise de ce qu'il n'avoit pas même une de ces Abbayes qu'on prodigue à des hommes inutiles; il lui offrit d'en faire la demande au Roi; &, s'il y trouvoit de la difficulté, de lui en donner une lui-même dans ses Etats. M. de l'Epée répondit, à ce Souverain avec son ordinaire simplicité: « La Religion ne permet pas de demander pour
 » foi les biens d'Eglise; & ceux qui en dispo-
 » sent, ne les donnent guères sans qu'on les
 » sollicite. Si, à l'époque où mon Entreprise
 » étoit déjà commencée avec succès, quelque
 » Médiateur puissant eût demandé & obtenu pour
 » moi un riche Bénéfice, je l'aurois accepté,
 » pour le tourner entièrement au profit de l'In-
 » stitution. Aujourd'hui, ma tête penche vers le
 » tombeau; ce n'est pas sur elle qu'il faudroit
 » placer ce bienfait; c'est sur l'Œuvre elle-même:
 » je vais finir; il faut qu'elle dure; & il est
 » digne d'un grand Prince de la perpétuer & de

» l'étendre pour le bien général de l'Humanité. » L'Empereur saisit cette pensée juste ; il fit venir de Vienne un Prêtre , d'une intelligence rare , pour s'instruire auprès de l'Instituteur ; & devenir lui-même un grand Maître. M. de l'Epée vécut assez pour voir son Œuvre solidement établie & propagée , non-seulement en Allemagne, mais dans presque toutes les Contrées de l'Eutope. Ce fut pour lui un bonheur, que toutes les Richesses du Monde, versées dans ses mains, n'auroient pu égaler. Il eut la joie de voir les Maîtres habiles qu'il avoit formés parmi ses Compatriotes, répandre aussi sa Science dans plusieurs Villes du Royaume, & spécialement à Bordeaux, (1) sous les auspices d'un Pontife éclairé, que son Patriotisme même a fait revêtir, si avantageusement pour la Nation, de la première dignité de la Justice. M. de l'Epée étoit convaincu que son Œuvre s'éterniseroit à Paris par le zèle de ses Concitoyens. Vous voulez, Messieurs, remplir son espoir. La confiance qu'il en avoit l'a consolé de mourir avant qu'on eût jetté les fondements d'un Etablissement si cher à son cœur. Il a joui délicieusement de cette espérance ; & il devoit d'autant plus y compter, à l'époque de

(1) Par les soins gratuits de M. l'Abbé Sicard, le plus fort des Maîtres qu'ait formés M. de l'Epée : il a porté cette Science plus loin que l'Inventeur, & il est le plus propre à la faire atteindre à sa perfection.

la Révolution, qu'avant ce moment où l'Esprit National donne une si grande valeur aux Institutions utiles, il avoit recueilli les plus vifs témoignages de l'intérêt que ses Compatriotes prenoient à son Institution, & du chagrin qu'ils avoient de l'indifférence du Gouvernement pour la perpétuité d'une Invention si belle. L'assurance qu'elle se perfectionneroit & s'éterniseroit dans sa Patrie & chez toutes les Nations, étoit le plus sensible bonheur de M. de l'Epée dans ses travaux. Voilà pourquoi cet Homme si simple donnoit de l'appareil à ses Exercices, s'applaudissoit d'y voir accourir les Riches, les Hommes puissants, les Dames illustres, les Princes, les Souverains. La gloire qui lui étoit personnelle, n'étoit rien pour son amour-propre; mais celle qui réjaillissoit sur son Œuvre, & qui pouvoit en immortaliser les effets, étoit un délice pour son cœur.

Quand tout ce bruit d'éloges avoit cessé, quand ces personnages importans qui lui payoient le tribut de leur admiration avoient disparu, quand il se retrouvoit seul avec ses chers Elèves qui avoient partagé ses succès; lorsqu'il avoit purifié de son souffle leurs âmes investies des vapeurs de la vanité, & qu'il leur avoit fait rapporter à Dieu seul, le mérite de leur science & le prix de leur talent; c'est alors qu'il se livroit avec eux à une innocente joie. Il les con-

duisoit à une petite habitation qu'il avoit sur les hauteurs de Mont-Martre. Une longue table les rassembloit tous. Le Patriarche , accompagné de quelques amis qui avoient , ainsi que lui , des goûts simples comme la Nature & naïfs comme l'innocence , partageoit leurs plaisirs vifs , leurs jeux rapides , leurs doux sourires , leurs transports ingénus , leur contentement parfait. Le profond silence qui régnoit dans ces amusements recueilloit l'alegresse dans les âmes. Ces signes symboliques de la pensée , ce langage muet de l'intelligence , cette transmission soudaine des sentimens les plus doux , sembloient prêter à ces Agapes le charme auguste , la paix religieuse des anciens Mystères , où les Fidèles initiés étoient seuls admis , & qui étoient interdits aux profanes.

Comme il étoit aimé de toute cette nombreuse famille qui lui devoit plus que la vie , qui lui étoit redevable des jouissances du temps , & des espérances de l'Eternité ! Dans un des moments , nous ne pouvons pas dire de la plus éclatante mais de la plus sensible joie , l'idée qu'il devoit mourir un jour , fut jettée par hasard à travers l'enchantement de leurs pensées. La foudre tombée soudain au milieu d'eux , n'eût pas produit plus d'effroi : les lèvres entr'ouvertes , les yeux fixes , les mains étendues , la stupeur de l'épouvante peintes dans toutes leurs attitudes

formoient un spectacle unique au monde. Ah ! ils avoient raison : ils croyoient qu'il devoit être immortel , & qu'un Dieu bon , ne pouvoit le leur ravir , parce qu'ils voyoient pour eux en lui seul sa Providence. Mais il leur montra dans une autre ordre de conceptions , cette Providence Eternelle , & l'infailible Décret de sa mortalité inévitable & peut-être prochaine. Cette conviction ne fut pas plus tôt entrée dans leurs esprits , que leurs cœurs se resserrèrent de nouveau par un sentiment qui n'étoit plus l'effroi , mais la tristesse de l'amour. Les larmes couloient avec une abondance intarissable. Le silence ne régnoit plus : ils frapportoient les airs de leurs sanglots : tous s'étoient rapprochés , s'attachoient de près à ses vêtements , le pressoient dans de vives étreintes , sembloient vouloir faire violence au Ciel , & le dérober à sa destinée. Comme sa propre sensibilité étoit émue ! Comme il pleuroit lui-même , & mêloit les larmes de sa joie aux pleurs de leur tendresse ! Scène délicieuse & telle que l'imagination la plus féconde en tableaux de sentimens n'en pourroit inventer une aussi touchante , aussi propre à remplir un cœur du bonheur d'être aimé ! Combien il le méritoit ! Vous croyez aisément , Messieurs , que , puisqu'il leur donnoit son tems , son génie & son cœur , il ne leur refusoit pas son bien. A toutes les époques de sa vie , il ne s'étoit réservé pour lui-même que le plus étroit

nécessaire. Tout ce qu'il avoit d'aïfance étoit pour les Pauvres. Dès sa jeunesse , les dons paternels pour ses plaisirs d'un mois étoient dépensés en un jour : les besoins connus de son prochain lui ôtoient la liberté d'agir autrement , malgré les recommandations de la plus vertueuse des mères : c'est la seule désobéissance dont elle ait eu à se plaindre. Depuis l'établissement de son institution pour les Sourds & Muets , la plus grande partie de ses revenus y a été consacrée. Son digne frère qui avoit le gouvernement du patrimoine commun , & qui , passé la mesure fixée par les bornes de leurs jouissances , vouloit arrêter les profusions de ses aumônes , trouvoit toujours qu'il avoit anticipé. Il empruntoit de ses amis sur ses revenus futurs pour les urgentes nécessités de ses Elèves. Leurs pensions séparées à raison des sexes , leurs maîtres , leurs maitresses , leurs alimens , leur entretien , il payoit tout. Il se dépouilloit pour les couvrir. Il traînoit des vêtemens usés , pour qu'ils en portassent de bons. Quand l'amitié fraternelle lui reprochoit sur ce point l'oubli des bienséances sociales , il lui répondoit par les convenances de la charité. Ah ! l'on ne pensoit pas , en le voyant , à l'indigence de sa parure ; il étoit investi de la majesté de la Vertu.

C'étoit là , Messieurs , la seule singularité de sa conduite. D'après Jésus-Christ , son divin modèle , & à l'exemple de S.-Augustin , son second

maître dans l'application de l'Evangile aux mœurs ; il menoit la vie commune. Aucune austérité extraordinaire ne signaloit sa sainteté. C'étoit avec son âme qu'il mortifioit ses sens. Il passoit les jours au travail , & les nuits à la prière. Il récitoit avec une attention sévère , à chacune des heures anciennement fixées pour les plus fervents Cénobites, les Offices de l'Eglise. Il offroit les Dimanches & Fêtes les Saints Mystères distinctement répondus par ses Sourds & Muets ; & , dans cette célébration , sa piété non affectée , non inquiète , mais auguste & simple , pénétoit les cœurs de la présence sensible de la Divinité.

Cette sérénité pure & majestueuse qui donnoit à sa physionomie douce une empreinte céleste, ne l'a pas abandonné jusques sous les glaces de l'âge, dans les angoisses de la souffrance , & entre les bras de la mort. Le Pasteur de sa paroisse , neveu de son grave & ancien ami , l'a trouvé toujours égal à lui-même , invariablement attaché à ses Principes religieux ; écoutant , sans peine , ce que d'autres idées également sincères suggéroient à la conscience de celui qu'un zèle paisible animoit dans ses exhortations modestes , & qui n'en payoit pas avec moins d'équité le tribut d'admiration du au génie & à la piété du plus vertueux des Mortels. Il lui a porté lui-même avec une touchante édification le Viatique & l'Oncion des mourants. M. de l'Epée reçut le grand

Juge de sa vie comme le suprême objet de son amour, & ne porta vers l'Eternité que les regards de l'espérance. Ces sentimens divins sembloient ne lui laisser aucun mouvement de regret pour la terre. Cependant, assez près de sa dernière heure, il avoit entendu quelques sanglots de ses Elèves qu'on écartoit de sa présence; il avoit apperçu une sourde & muette qu'une plus parfaite éducation & une plus sensible vertu distinguoient parmi ses Disciples, & qui dévorait ses pleurs : au milieu du saint Office que son pieux frère lui récitoit encore, & qu'il répétoit dans l'extrême recueillement de son âme, prête à l'aller continuer avec les Anges; une parole des divines Ecritures, applicable à l'institution qu'il délaissoit & à ces chers orphelins de la Nature qui alloient se trouver sans père, réveilla, agita la flamme de son cœur, prête à s'éteindre, & fit couler ses dernières larmes.

Messieurs, c'est la Patrie entière qui les recueille ces larmes d'un grand homme, d'un immortel Citoyen. C'est la mère commune qui devient celle de cette famille abandonnée. L'hommage que vous rendez, en ce moment, à la mémoire de leur Instituteur, n'est que le gage solennel de votre zèle généreux, pour propager & consommer l'œuvre de son génie, & les munificences de sa vertu. Vous - vous obligez vous-mêmes, vous engagez la grande Cité dont

êtes les dignes interprètes, & dont vous avez porté le vœu à l'Assemblée Nationale, par une Pétition remplie de la plus sensible éloquence (1). à donner à l'Etablissement du saint Prêtre la perfection & l'immortalité. Voilà donc les effets purs de cette liberté civique, le plus beau don des cieux ! Voilà comme elle honore la Nature ; elle secourt l'Humanité ; elle seconde la Religion ; elle annoblit les cœurs ; elle aggrandit les âmes ; elle étend le domaine de la Providence, remplit les intentions de l'Instituteur universel des êtres, & représente efficacement sa divine paternité dans l'Empire ! Prenez part à ce triomphe de la Raison, des Mœurs, de l'Evangile, de la Patrie, sublimes ombres de Pascal, de Nicole, de Sacy, de Racine, de Descartes dont les cendres reposent dans ces deux Temples réunis, & qui avez du quitter à ce moment le séjour éternel, pour errer au milieu de nous, afin d'assister à une cérémonie si auguste, célébrée parmi vos tombeaux ! & vous, émules des pensées religieuses & des vertus sévères de l'objet de nos hommages, qui vivez libres enfin dans la profession de vos Principes, & dont le zèle patriotique a tant d'éclat à l'Assemblée de la

(1) Elle a été rédigée par M. Godard, jeune Jurisconsulte, doué d'une belle âme & d'un rare talent. C'est le même qui a fait l'*Adresse* de la Commune, en faveur des Juifs.

Nation & à celle de la Cité ! Et vous , zélateurs d'une Doctrine moins austère , mais qui forme aussi des Patriotes & des Saints ! Vous généreux Philanthropes , qui avez eu le bonheur & la gloire de réunir , dans votre Société de Bien-faisance , l'Instituteur des Aveugles (1) & celui des Sourds & Muets , ces deux Génies qui se disputoient des Miracles en faveur de l'Humanité ! Et vous , nos frères non catholiques , nos chers Concitoyens , nos vrais amis , que notre tendresse pourra , comme celle du Prêtre que nous honorons , gagner à l'unité de la Foi , en même temps que vous êtes déjà , selon son désir , reçus à l'unité de la Patrie ! Et vous-même , antique Nation d'Israël , si chère à l'amour de ce Saint homme & à ses espérances ; vous , les dépositaires de nos premières Ecritures & de nos divins Oracles ; vous , qui , après votre longue dispersion prédite par vos Prophètes & les nôtres , allez voir s'opérer cette réunion solennelle , également annoncée par eux ! Et vous enfin , intéressans objets de la Sollicitude civique , enfans plus chers à la Patrie qu'à la Nature ; création du Génie & de la Religion ; non plus le rebut mais l'orgueil de l'Humanité ; qui avez appris , & qui continuerez de vous instruire à rendre le Silence plus éloquent que la Parole , les signes de la Pensée

plus intelligibles que les sons qui la transmettent ! Génération présente , Génération future de tous les Humains privés en naissant des organes les plus sensibles de l'intelligence , & destinés à participer au prodige qui les supplée ! Bénissez vous avec les Citoyens de cette auguste Assemblée, l'homme unique dans les Annales du Monde, à qui la Ville créatrice de la Liberté Française, décerne les Honneurs Suprêmes. Les Morts & les Vivants, le Ciel & la Terre, le Présent & l'Avenir, la Nature, la Religion, la Patrie le proclament *Grand* : & ce concert de louanges en faveur d'un simple Prêtre, d'un simple Citoyen retentit dans l'Eternité. *Hic Magnus vocabitur, in regno calorum.*

Imprimé, par l'ordre de l'Assemblée générale des Représentans de la Commune.

ANTONIUS-ELEONORIUS-LEO LECLERC
DE JUIGNÉ, Miseratione divinâ & Sanctæ Sedis Apostolicæ Gratiâ, Parisiensis Archiepiscopus, Dux Sancti Clodoaldi, Par. Franciæ, Regiæ Navarræ Superior, &c. Ut in Parochia Ecclesiæ S. Stephani de Monte, Parisiis, intra Missam Piacularem pro animâ defuncti Magistri de l'Epée, Presbyteri, à Magistro Claudio Fauchet,

*Presbytero Diœcesis Nivernensis, Concio Funebris
habeatur, Licentiam Concedimus per Præsentes.
Datum Paris, sub signo Vicarii nostri Generalis,
anno Domini millesimo-septingentesimo-nonagesimo,
die verò mensis Januarii undecimâ.*

MALVAUX, Vic. Gen.

*De Mandato Illustrissimi & Reverendissimi D.
D. Archiepiscopi Parisiensis,*

GERVAIS,

